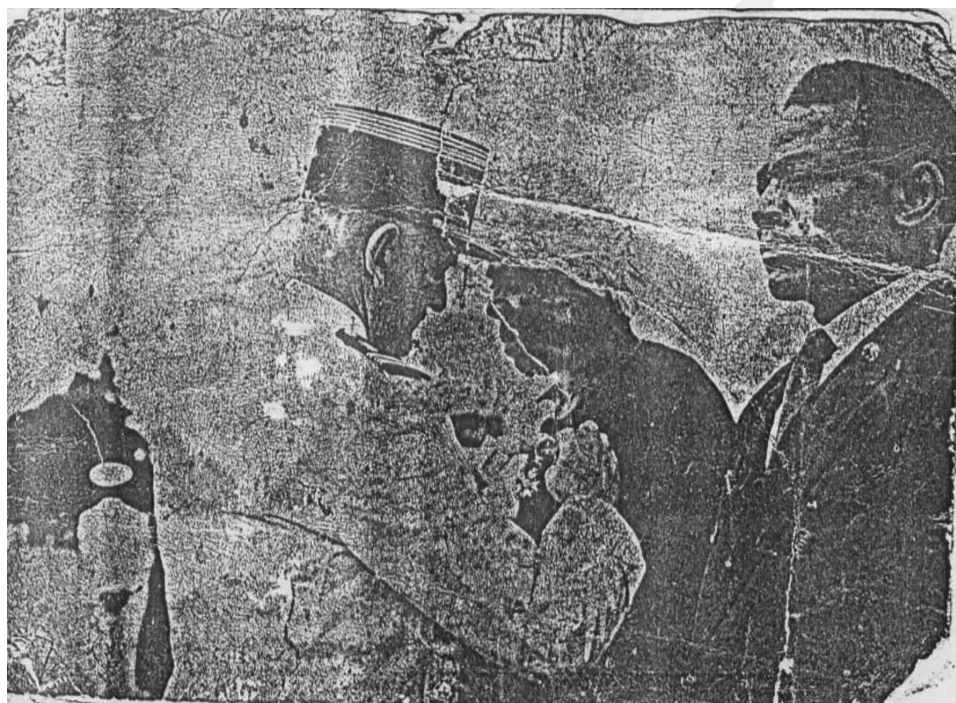


Aboubakar Moukadas-Nouré

Histoire des élites musulmanes oubanguiennes



*Pour une relecture de l'histoire des musulmans
de l'Oubangui-Chari de 1800 à 1960*



« L'histoire offre à chaque société son champ de questionnement, ses lieux de mémoire, il n'est que normal et même impérieux pour chaque société d'en revendiquer l'écriture »

Ch. Didier GONDOLA

Avant-propos

L'histoire des musulmans Oubanguiens constitue un épisode qui mérite d'être situé dans le contexte socio-culturel de la nation centrafricaine ne serait ce que, par « devoir de mémoire » concernant une catégorie des acteurs et/ou des élites de cette longue histoire qui est entrain de disparaître « naturellement » du champ politique, économique et sociale. C'est aussi une « page déchirée » de l'histoire d'un pays en ce sens que les sources écrites et orales léguées à la postérité (par ces acteurs) deviennent de plus en plus rares.

Les découpages temporels prenant en compte les périodes qui vont de 1800 à 1960 permettront de parcourir les différentes étapes ainsi que les actes que les acteurs et/ou les élites musulmans Oubanguiens ont posés lors de la construction de la nation centrafricaine en remontant l'ère

précoloniale qui s'avère fondamentale pour la compréhension des enjeux liés à l'histoire de l'Afrique noire en générale, et celle de l'Afrique centrale en particulier. Sous ce rapport, il convient de noter que jusqu'à une période récente, l'histoire de l'Oubangui-Chari était partagée entre deux thèses ; celle d'un peuplement ancien, voire très ancien à l'instar des autres pays voisins (P. VIDAL ; 1974) et celle d'un peuplement récent situé au deuxième moitié du XIX^{ème} siècle (P. KALCK ; 1977). Le moins que l'on puisse dire par rapport à ces deux jugements, c'est que P. Vidal à travers ses recherches archéologiques a disposé de beaucoup d'éléments objectifs (pièces lithiques, céramique, poterie et tessons « ramassés ») pour étayer ses analyses d'une implantation ancienne du territoire oubanguien, du moins dans sa partie Nord-est et Centre-ouest. L'histoire lui donnera raison au fur et à mesure que les recherches dans ce domaine avancent. La découverte du crâne de Toumaï dans la partie Tchadienne en constitue si besoin est, une preuve éclatante. De plus, à l'intérieur même du territoire centrafricain, précisément dans la région de la Lobaye, les travaux de Bayle Des Hermès sur les gisements néolithiques de la localité de Batalimo et de Wakombo ont fait état de l'existence d'une

riche industrie de pierres taillées associées à la céramique très ancienne.

Sur le plan politique, c'est depuis 1898 que le Sultanat du Dar-El-Rounga en générale et du Dar-El Kouti en particulier (sous la dynastie de KOBER-SENOUSSI) entretenait des relations avec l'administration coloniale française. Elles se traduiront par l'envoi d'une délégation composée de El hadj TOUKEUR et AZREG (représentants du sultan SENOUSSI) accompagnés des employés de la société Baguirmi lesquels vont séjourner en France et seront reçus par le Président français. Cette délégation conduite par l'administrateur GENTIL aura l'honneur d'assister à la revue des grandes manœuvres organisées par le gouvernement Français de l'époque.

Sur le plan administratif, c'est au sortir de la seconde guerre mondiale, que le gouvernement français à travers ses différentes administrations installées dans les colonies africaines va décider de faire « participer » les autochtones à l'assemblée constituante. Ainsi sera organisé au sein d'une même circonscription (pour ce qui concerne notre champ d'étude) les territoires de l'Oubangui-Chari et du Tchad, des élections des représentants du peuple notamment de deux députés dont l'un fut le représentant des intérêts coloniaux, et l'autre le

représentant des intérêts des autochtones. En Novembre 1946, une année après, l'Oubangui-Chari deviendra une circonscription à part entière avec l'installation d'un collège des autochtones qui favorisera l'élection de l'Abbé Barthélemy BOGANDA considéré comme le « père fondateur de la République centrafricaine » pour avoir mené entre autres, une lutte acharnée contre les abus des colons installés en Oubangui-Chari (travaux forcés ; ségrégation raciale) mais surtout, pour son implication physique et morale envers l'émancipation de l'homme noir au delà de l'Afrique Équatoriale Française (A.E.F) laquelle prendrait en compte les territoires conquis par les Belges (Congo Léopoldville), les Portugais (Angola) sous la forme d'une organisation fédéraliste (États-Unis de l'Amérique Latine).

L'intérêt de cet ouvrage est de « souligner » qu'à cette étape cruciale de la lutte émancipatrice de l'homme « Oubanguien » qui deviendra par la suite « Centrafricain », des élites musulmanes incarnées à travers des fortes personnalités telles que Ousman DJOUGOULTOUM (premier gouverneur du Belad-el-Kouti islamisé) ; de MAMADOU M'baïki (Chef de canton) ; de Halem (lire Malam) SCHEFOU (chef du village « autonome » de Kaga-bandoro) ; de WANANGA Moussa (considéré comme le premier

Oubanguien « autochtone » à embrasser l'Islam) ; de Lamido IDJE (Chef légendaire du groupe Peuhl ou M'Bororo c'est selon) avaient déjà chacune à leur manière, posé le jalon de la formation politique, économique et sociale de ce que deviendra la RCA. Aussi, quand B. BOGANDA va (plus tard) structurer et formaliser cette « entité » nationale, il sera entouré d'une nomenclature constituée d'une autre génération des élites Oubanguiennes musulmanes à l'image d'un Ibrahim TELLA (résidant dans la préfecture de la Nana Gribingui) élu en 1957 député sur la liste présentée par le Mouvement de l'Évolution Sociale de l'Afrique Noire (MESAN), premier parti politique fondé le 28 Septembre 1949 par le père de la nation centrafricaine. Il sera « aidé » en moyen logistique par Messieurs Alhaji ALPHA (transporteur oubanguien) avec pour chauffeur CHOUAIBOU lequel était aussi gérant de ses biens privés), de Alhaji BOUHARI (trésorier général du parti), de Fodé DIAWARA et de SOULEY Moundou, (qui jouait le rôle officieux d'aide de camp). Au delà, de l'apport multiforme de ces différentes catégories socio-professionnelles et/ou acteurs politiques c'est selon, il sera question fondamentalement, de leur contribution à l'édification de la future nation centrafricaine laquelle, constituera nous l'espérons la trame essentielle de cet essai sur « l'histoire des élites musulmanes oubanguiennes ».

Liste des figures, encadrés et cartes

FIGURES

Figure N°1. Le Mbang GAOURANG
et le Kolak DOUDMOURRAH 65

Figure N°2 Une vue de la capitale du Dar El Kouti :
Le « dem » ou palais du Sultan Kamoun.
(Cf. le MOUVEMENT GEOGRAPHIQUE ; Journal
Populaire des Sciences Géographiques. Illustré de
Cartes ; Plans et Gravures, sous la direction de M.A.J
Wauters (Rédacteur en Chef)..... 72

Figure N°3. SENOUSSE et GRECH l'interprète
(arabe) militaire résidant
à N'délé (Image d'archive)..... 79

Figure N°4. Défilé des soldats Bazinguers
et Le salut de sabre-Sultanat de SENOUSSE
(Images d'archive). 83

Figure N°5. SENOUSSE et ses conseillers
(Image d'archive)..... 86

<u>Figure N°6.</u> Sultan Al-Sanussi, photographié le 1 ^{er} Janvier 1902 soit neuf années avant son assassinat le 12 Janvier 1911. (Images de Richard Bradshaw A, professeur d'histoire au Centre Collège, Kentucky, États-Unis, et Juan Rius Fandos, encyclopédiste et historien de la R.C.A.).Cf. http://www.historyfiles.co.uk /FeaturesAfrica/AfricaCAK_DaralKuti01b.htm	94
<u>Figure N°7.</u> Source : Image d'archive	99
<u>Figure N°8</u> Cf. Http://fr.wikipedia.org/wiki/ fichier : Canon_Rabah_1b.jpg.....	147
<u>Figure N° 9.</u> <u>Source</u> : Image d'archive. (A gauche de la photo) NIARINZHE, Pahouine d'origine gabonaise et campagne de l'explorateur CRAMPEL.	151
<u>Figure10</u> : Position des belligérants au moment du meurtre du Sultan SENOOUSSI et de son fils.	156
<u>Figure 11</u> : Fanfare jouant des flûtes traditionnelles en l'honneur d'un Sultan.	179
<u>Figure N° 12</u> : Moussa WANANGA, Un des premiers autochtone à être converti à l'Islam et à jouer un rôle de premier plan et la mosquée au sein de laquelle, il exercera la fonction du Muezin.....	190
<u>Figure 13</u> : L'explorateur J. D'UZES et l'anthropophagie dans la région sud Oubanguienne.	200

<u>Figure N° 14</u> : El Hadj Halem Schefou (au premier plan) après avoir reçu une décoration des mains du président David Dacko (derrière lui se trouve le chef d'état major de l'armée centrafricaine, le colonel Jean Bedel Bokassa qui le renversera par un coup d'État le 1 ^{er} Janvier 1966).....	221
---	-----

<u>Figure N° 15</u> . A gauche de l'administrateur de la colonie : Mamadou M'Baïki (chef de canton) ; Malam Na N'gamdéré (déformation de N'Gaoundéré), premier Imam de la mosquée de Bangui et chef religieux ; Lamido Idjé (chef traditionnel des Peuhls)	225
---	-----

<u>Figure N° 16</u> : Rôle des colporteurs ouest Africains dans le secteur commercial des produits cynégétiques.....	237
--	-----

<u>Figure N° 17</u> : La maison de la famille YALO construite par l'administration coloniale dans le troisième arrondissement de Bangui.....	247
--	-----

ENCADRES

<u>Encadré 1</u> : « La poursuite de Châ : une enquête capricieuse »	106
---	-----

<u>Encadré 2</u> : Divulguer ou cacher ce que j'ai vu à CHA : Un cas de conscience.	114
---	-----

<u>Encadré 3</u> : Ce que j'ai vu et enregistré de CHA.	116
--	-----

<u>Encadré N°4</u> : Mort de SENOUSSEI et de son fils. ...	152
--	-----

<u>Encadré N°5</u> : Stratégie mise en place par le meurtrier du Sultan SENOUSI.....	153
---	-----

CARTES

<u>Carte N°1. Source</u> : Laboratoire de Cartographie et d'Etude Géographique (LACEG). Université de Bangui ; Département de Géographie.	105
--	-----

<u>Carte N° 2</u> : Migration Peuhl en direction du Sud du plateau d'Adamaoua. (Cf. BOUTRAIS J. ; 1987 se rapportant aux travaux de D.J STERNNING).	185
---	-----

<u>Carte N° 3</u> : A l'échelle de 1/50000 <u>Source</u> : Carte levée et dressée en Février-Mars 1930 par le géomètre A. DUMAS reprise par (Adam Ben Kourma ; 1991).....	251
--	-----

1

Elite musulmane et construction de la nation Centrafricaine : Essai d'histoire des Musulmans de l'Oubangui-Chari

Peut-on évacuer un aussi vaste sujet à travers un livre ? Cette question soulève d'emblée la complexité d'un travail qui porte sur une communauté humaine en l'occurrence, la communauté musulmane, qui a tendance à se singulariser et à se particulariser à cause de sa culture, de sa « religiosité » et, surtout la problématique de sa participation à l'édifice national en tant que entité à part entière et non, comme voudrait le faire croire une certaine littérature, une communauté qui voudrait se faire « intégrer » dans la société centrafricaine.

D'entrée de jeu, en raison des considérations d'ordre historique qui ont conduit à l'émergence des grands empires du moyen âge en Afrique centrale, nous aborderons le sujet dans une texture où la RCA

n'est pas considérée comme une nation à part entière mais plutôt, comme une « proto-nation » dans le sens Ziglérien du terme afin de centrer notre approche sur l'intégration de la communauté musulmane en tant que entité indissociable historiquement, culturellement et économiquement d'une société centrafricaine qui est en construction. De ce point de vue, toute société humaine qualifiée de « proto-nation » ; de « nation » ; d'« État » ou « d'État-nation » n'est-elle pas une formation sociale, économique et culturelle en évolution ? Ne prend-t-elle pas la forme ainsi que les caractéristiques que les différents acteurs (dirigeants ; penseurs et artisans) voudront bien consciemment ou inconsciemment lui donner ? Ce faisant, notre approche s'inscrit en droite ligne d'une démarche analytique mettant l'accent sur les composantes d'un système social qui est la société centrafricaine où les acteurs (individus, entité, groupuscule) interagissent et élaborent de ce fait des stratégies, des relations, des alliances dans une perspective « interactionniste » au sens Crozien du terme. En clair, nous nous intéresserons aux actions des acteurs dans le but de comprendre leur comportement à travers les « jeux de relation » auxquels ils sont impliqués. L'acteur dans ses relations de pouvoir devient ainsi un élément clé pour analyser le climat de contraintes ; d'insécurité et d'hostilité quasi permanente qui a régné et qui continue de régner dans le Nord-est oubanguien voire, dans la région du Darfour de façon générale. Le

pouvoir ou encore mieux l'utilisation, du « pouvoir-incertitude » avait déterminé historiquement les actions des sultans et autres chefs de guerre conquérant dans les relations qu'ils avaient avec les dominés ou les peuplades des contrées du Sud lesquels, furent « objets » de persécutions multiples, les transformant à des sociétés « vassales » ou des États pourvoyeurs d'esclaves et des défenses d'éléphant. Autrement dit, comment expliquer les tueries, les razzias, les déportations opérées par des « Sultans » (dont le sens étymologique du terme en Arabe signifie Autorité ; domination ; souveraineté et dans la pratique, est un titre porté par des monarques musulmans) dans les contrées du Nord ou du Maghreb sur des femmes et des enfants qui ne reverront plus certainement leur terre natale. Ces exactions naguère organisées par les sultans « locaux » à l'image du Roi ALI (fils de Mohamed CHERIF souverain de Ouadaï), du Sultan Mohammed Es SENOUSSE (souverain du Dar El Kouti) ou des chefs des guerres comme RABAH (venu du Darfour) ; Zobeïr PACHA (envoyé du souverain Égyptien et maître absolu de la province égyptienne du Bahr El-Ghazal en 1869 et du Darfour en 1874) et CHEFFERDINE ou Cherif-Ed-Din (« Aguid » ou chef) du Salamat, représentant du sultan du Ouadaï chargé de percevoir l'impôt du Dar El Kouti dans l'actuelle préfecture du Bamingui-Bangoran) s'avèreront très déterminantes mieux, modifieront profondément le cours de l'histoire de l'Oubangui-Chari.

Nous n'aborderons pas également le vocable « élite » dans son sens étymologique du terme à partir du moment où nous y intégrerons des dimensions socio-culturelles qui tiennent compte du contexte sociétal Oubanguien où, le relatif niveau d'instruction « officiel » fut faible, voire négligeable, aux yeux des acteurs en question préoccupés plutôt, par des contingences d'ordre naturel ou guerrier. C'est l'époque où, malgré l'existence des royaumes et des sociétés traditionnelles ayant des règles et conventions propres pour délimiter leurs frontières mieux, leurs limites, tout homme audacieux pouvait sans ambage annexer des grands territoires et imposer ses volontés aux autres. Des caravanes entières venant des États du Bornou et du Ouadaï, passaient par le grand marché de Kouka du Bornou situé au Sud-ouest du lac Tchad connu pour être le plus grand espace de transaction esclavagiste et d'Abéché (Tchad) pour atteindre le bassin oubanguien. Sous ce rapport, le Royaume Baguirmien situé entre le lac Tchad et la rivière Chari autour de sa capitale Massénia va conquérir et soumettre les peuplades riveraines. La dynastie régnante convertie à l'Islam vers 1630 et disposant d'une forte cavalerie se distinguera dans les activités d'exportation d'esclaves païens vers le Fezzan et la Méditerranée turque en passant par le Darfour et le Ouadaï considérés comme une des principales pistes empruntées par les esclavagistes (R. et M. CORNEVIN ; 1964). Du reste, tous les « Mbang », qui

signifie « soleil » dans le langage baguirmien est un terme usuel pour désigner le souverain et chef de guerre de l'époque mais, souvent aussi, confondu certainement à cause de l'influence de l'Islam, avec l'appellation du « sultan » qui est un terme Arabe. Ainsi, tous les monarques qui se sont succédé à la tête de ce royaume ont été des chefs de guerres avec comme activités principales les razzias pour s'accaparer des butins de guerre constitués des hommes et femmes qui seront réduits en esclaves (NACHTIGAL Gustave ; 1872). L'influence de la civilisation musulmane concerne aussi le royaume du Ouadaï où Abdel KARIM, fondateur du royaume au XVII^{ème} siècle portait le titre de « Kolak » qui veut dire le Grand en langue « Maba » mais avec « l'Islamisation » de son royaume, il troquera le prestigieux titre de « Amir Mouminine » qui veut dire en arabe, le commandeur ou le guide des croyants c'est selon.

Au demeurant, Les impôts prélevés, le paiement des tributs et surtout, la capture des esclaves dans les régions conquises alimentaient le « Beitoul-mal » ou trésor public qui était censé selon les lois islamiques, venir en aide aux nécessités et autres déshérités mais en réalité, était destiné à acheter des fusils et des munitions pour encore, renforcer le rapport des forces qui était déjà en faveur des Sultans qui exerçaient leur domination sur les localités environnantes. En effet, le nombre des « Zéribas », sorte de forteresse (mais aussi comme nous le verrons

plus loin, comme un cadre de transaction) sensée garder les esclaves et parfois des bétails représentaient aux yeux des sultans une fortune dans la mesure où ils pouvaient vendre ou échanger les captifs à volonté¹. Le sultan d'Abéché par exemple, disposait d'un ministère des Affaires païennes dans les zones du Sud (en majorité animiste) qui était chargé des relations commerciales avec les tribus oubanguiennes et délivrait à cet effet des lettres d'accréditation à ses hommes de main (résidant auprès des chefs locaux) dans le but avoué de le « renseigner » et de « faciliter » des éventuelles livraisons d'esclaves ; des pointes d'ivoire ou autre richesse naturelle. Dans la même optique, les peuplades Zandés situées au Nord de la rivière Ouélé entre le Congo-Léopoldville et l'Oubangui-Chari (qui deviendra la République centrafricaine) payaient eux aussi, un impôt en nature aux représentants Égyptiens qui étaient implantés dans les provinces soudanaises. Ces derniers inspirés des idéaux « Mahdistes » de Muhammad AHMAD Ibn Abd Allah al-MAHDI qui avait fondé un État théocratique avec comme capitale Omdurman où d'ailleurs se trouve son tombeau, étaient déjà maître de l'ancienne province égyptienne du Bahr El Ghazal

¹ Tous les sultanats sans exception, disposaient des Zéribas en nombre croissant. Les captifs devenaient des moyens de change. A Kouka, marché esclavagiste par excellence et capitale de Bornou, les jeunes filles captives ainsi que des jeunes hommes étaient « vendus » à des prix concurrentiels et provenaient le plus souvent des contrées « païennes ».